

PRATIQUES SÉMIOLOGIQUES DE L'ANTHROPOCÈNE

4 - L'interprétation des signes

Retour sur Bure :

1) Les archives, la mémoire continue (Le signe linguistique et sa transmission)

Cela suppose un temps continue, que génération après génération on puisse se « dire » ce qu'il en est. Pose la question du support (support oral ou support physique). Cela pose la question de la matérialité du message et on peut s'intéresser à quel matériaux on va utiliser (mais c'est le cas aussi en art... quand vous produisez une oeuvre, combien de temps va t'elle exister dans le monde ?).

2) La deuxième voie est de penser un support iconique pour le message

Mais cela pose aussi problème, bien que celui-ci soit différent. Les travaux de sémiologie sur les signaux d'alerte rappellent le caractère central de l'apprentissage de codes dans la perception et la reconnaissance des symboles – un signe graphique comme celui de la « tête de mort », par exemple, véhiculant un message important de mise en garde vitale, peut donner lieu à une variété d'interprétations plus ou moins éloignées de l'identification considérée habituellement comme conforme.

Dans cette perspective, concevoir une icône avec l'espoir qu'elle soit reconnaissable au-delà de toute variation temporelle, c'est supposer un modèle sémantique immuable, alors que l'on sait que ceux-ci sont toujours inscrit dans une culture donnée et, de ce fait variables.

Quel signe iconique ?

Regardons les réalisations des élèves de l'école Boule sur le sujet. Qu'en pensons-nous ?

3) L'idée d'un monument (de quel ordre est le monument ? Un signe iconique qui met en jeu l'environnement. Pas seulement une image mais une sémiotique de l'environnement naturel)

Le terme « monument » vient du latin « monere » (avertissement). Le monument est une construction humaine ou non-humaine qui à l'origine permet de matérialiser la disparition ou l'absence d'une entité ou d'une action et de la/les rendre visible et signifiantes pour tous.

Ex : les monuments en hommage aux résistants pendant la guerre. Ils rendent hommage aux personnes mortes mais aussi à leur action. Ils viennent rendre visible l'action.

Ils ont également un rôle de connexion temporelle (entre le passé et le futur) chargé de connecter les âges. Il s'inscrit dans un temps long et envoie un message au futur.

Autre exemple de monuments, les mégalithes de Carnac ou les statuts de l'Île de Pâques.

On ne sait plus à quoi cela renvoie, quelle personnes et quelles actions.

Quel matériau utiliser pour ce monument ? Est-ce que cela compte ? Est-ce qu'un monument est juste une sculpture ?

Que reste t'il lorsque disparaît le message ?

- la dimension esthétique
- La dimension de révérence / de crainte / émotionnelle

La vulnérabilité du monument résulte de son mutisme. Le monument peut devenir énigmatique s'il n'y a plus personne pour le faire parler. Pourtant, il reste peut-être encore quelque chose même s'il n'y a plus l'intégralité du message.

4) Les « marqueurs de surface » (des traces sémiotique inventées)

- L'agence Andrà étudie depuis 2011 la possibilité d'effectuer un marquage archéologique du site, en enfouissant une grande quantité de petit objet sans valeur (pour éviter leur pillage) mais très durables disposés pour attirer l'attention sur la singularité du site et porter un message simple, celui du danger.

Les marqueurs partent du présupposé que d'une rupture historique qui briserait la continuité sémantique.

Il faut s'adresser au futur en supposant qu'ils n'auront plus accès à l'information (car il y aura une guerre, destruction, rupture) et qu'ils ne comprendront pas les signes iconiques tels que nous pouvons les imaginer.

Cela suppose de « duper » le futur. De partir de notre expérience des fouilles archéologiques pour créer un espace fictif.

Les marqueurs sont des « traces » mais des traces fictives, inventées.

Toutes ces propositions posent la question de comment est-ce qu'elles vont être interprétées.

La question de la la *sémiose du signe*

Charles Peirce dont on a un peu parlé va dire quelque chose de très important à ce sujet. Il dit que le signe est toujours quelque chose d'indefini. Un signe est toujours en situation d'interprétation possible, il peut toujours être réinterprété. *Il appelle cela la sémiologie du signe*. Le propre d'un signe est de toujours renvoyer à d'autres signes.

Par exemple, le signe chat renvoie aussi au signe animal / félins / dessin / photographie, etc...

Ça peut paraître un peu biscornu comme théorie mais il faut penser à une chose : donner une définition définitive d'un avion, si on donne la définition du dictionnaire, chacun des mots a sa propre définition dans le dico, et chaque définition renvoie à d'autres mots. Il n'est pas possible de donner une définition complète et exhaustive des mots. C'est ça que Peirce veut dire, un signe est toujours en interprétation.

Il va montrer que si sur un plan théorique abstrait, un signe ne peut jamais être totalement définit, sur le plan pratique, la seule solution est de clôturer et de renvoyer le signe à lui-même (ça c'est ce qu'on a vu depuis le début du cours) : Pour Peirce un signe c'est cela, c'est un mélange de fonctionnements indéfinis avec une clôture pragmatique, concrète. Mais cela n'empêche pas que le mot initial puisse toujours être réinterprété.

C'est à dire que le signe « chat » c'est chat, point barre. C'est à la fois très rigide et potentiellement très ouvert sur le plan de l'interprétation.

Le processus d'interprétance

On va essayer de comprendre comment fonctionne l'interprétation, le processus par lequel l'interprétation se réalise, comment l'interprétation se fait.

Tout démarre selon Peirce avec un premier type d'interprétants, qu'il appelle l'interprétant immédiat. C'est la toute première représentation que l'on se fait de ce qui nous est donné de voir ou d'entendre. On a vu une image, on la reconnaît comme image. On a vu un enfant, directement, on a vu un enfant, on a reconnu une publicité, un genre particulier, avant de voir que l'enfant était blessé. C'est la première représentation, interprétant immédiat. Sans cet interprétant, aucune interprétation n'est possible. L'interprétant immédiat est donc la toute première interprétation, le fait qu'on reconnaisse le signe comme quelque chose porteur de sens. Ce premier élément va enclencher le processus d'interprétation. On reconnaît qu'il y a un signe et on est prêt à accepter qu'il supporte du sens. Si on ne veut pas reconnaître un interprétant immédiat, on lui dénie le statut de signe.

Deuxième étape, représenté par une spirale, c'est le fait que dès qu'on voit un signe, dès qu'on a perçu qu'il y avait là un enfant, un monument bizarre, une série d'effets interprétatifs sont possibles, on peut être renvoyé à plein de choses, et la flèche mauve représente la sémiotique, elle n'a pas de limite, sans cesse les signes renvoient à une interprétation, selon notre bagage culturel, notre savoir.

L'interprétant dynamique – sémiotique, est donc le renvoi de signe à signes (ligne mauve), ça a des effets sur nous, et ces effets se divisent en plusieurs genres, il y a des effets dont on a l'impression qu'il n'y a que nous qui pensons cela, mais d'autres où on sait que notre voisin pense la même chose (par exemple mon voisin a certainement pensé que l'enfant était européen), par contre, certains interprétants seront plus subjectifs (le petit enfant me rappelle mon neveu)... Peirce nous dit que sur un plan sémiotique, les signes renvoient toujours à d'autres signes, sinon ce n'est pas un signe. Reste qu'on ne peut pas utiliser ces signes, s'il n'y a pas une définition concrète. C'est ce que Peirce va appeler l'interprétant final. Il a un statut un peu différent de l'interprétant dynamique, c'est un interprétant qui clôture la sémiotique. Il l'arrête, mais cet arrêt est temporaire. C'est le fait que dans l'image, on voit un enfant maltraité. On ne sait pas encore dire maltraité dans quel sens, proportion, mais on sait qu'il est maltraité. L'interprétant final est bien une clôture temporaire de la sémiotique, un moment temporaire de l'interprétation qui peut toujours être réactualisé dans le dispositif. L'interprétant final peut prendre 3 formes (on parle parfois ici d'interprétants pragmatiques), les 3 actions concrètes que le signe peut avoir, et elles sont cumulatives :

- Le premier effet interprétatif, le premier interprétant final, est ce qu'il va appeler **l'interprétant affectif**, le fait que ça va produire l'un ou l'autre sentiment sur l'interprète. Quand on parle, quand on communique, la moindre des choses est que ça ait un effet affectif sur la personne avec laquelle on communique. Si dans une peinture, on ne ressent pas quelque chose, tout le processus risque d'être écrasé. Si en voyant les peintures de Luc, il n'y a pas quelque chose qui nous attire, si on s'en tape, on n'acceptera alors pas qu'il y ait un interprétant immédiat. Il faut au minimum un effet sentimental.

- Deuxième effet interprétatif, **l'interprétant énergétique**, est le fait qu'un signe peut, en plus de transmettre une simple impression, nous faire réagir, enclencher une sorte d'action réaction. L'image de l'enfant nous touche, mais en plus elle nous force à réagir, elle nous demande de faire quelque chose. Il y a quelque chose qui en plus de l'affectif est peut être une action de réaction. Ce second effet peut ne pas être présent, par exemple, par rapport aux peintures, on peut juste dire qu'on aime ou qu'on n'aime pas, donc l'effet énergétique n'est pas toujours là, mais il faut un effet affectif.

- Dernier effet, l'**interprétant logique**, c'est-à-dire le fait qu'on part vers un renvoi de signe à signe avec un effet de raisonner, de finaliser de manière plus rationnelle les choses. L'interprétant logique est celui qui a le plus cours dans les matières scientifiques, c'est une clôture logique de la situation, chose pratiquement impossible à faire avec les images (pas de rationalisation de ces expressions picturales). Les interprétants finaux on les engrange (j'ai vu une fois de la peinture, je l'ai interprété d'une certaine manière. La deuxième fois que je vois le même genre d'images, je vais réutiliser mes interprétants finaux, je vais réactiver le processus interprétatif à partir d'interprétants finaux antérieurs. On réactive sans cesse des expériences acquises précédemment. On charge toute interprétation initiale d'interprétants finaux créés par notre expérience).

La dénotation et la connotation chez Roland Barthes

La dénotation

La dénotation désigne le sens premier. Le mot « rouge » dénote une couleur. La dénotation est **objective**, sa fonction est la **description**.

La connotation

Les connotations désignent le sens second. Par exemple, le rouge possède plusieurs connotations : le danger, l'interdiction, l'amour, le sang etc. Elles sont **multiples** et **subjectives** puisqu'elles dépendent du **contexte d'utilisation** et des **références culturelles** de la cible. Les connotations ont une fonction de **signification**.

Derrida et la différence

En sémiologie, et pour se concentrer sur les signes et revenir aussi sur la distinction que l'on a fait entre le dénoté et le connoté, on peut parler de Jacques Derrida (philosophe et sémiologue français). C'est le penseur de la déconstruction, à l'aide des outils de la linguistique et de la sémiologie, il remet en cause la métaphysique traditionnelle.

Il écrit beaucoup sur la différence, qui se veut une intervention graphique qui crée une nuance, qui s'écrit, ou se lit, mais ne s'entend pas, c'est pour Derrida un moyen de sonder les rapports entre le sens et l'écriture

Différence vient du constant que le verbe différer veut dire deux choses : ne pas être identique mais aussi reporter. Par contre différence, n'a qu'un seul sens, celui de ne pas être identique. Il n'y a pas de substantif pour « reporter ». Le processus du sens est fait de différence mais aussi de différance (on l'a vu, le sens se constitue par rapport à ce qui est exclue, ce qui n'est pas ça, mais aussi dans une forme de délai/latence, avec d'autres signes, d'autres sens.

Les mots ne sont pas des noyaux compact et par conséquent, le concept signifié « n'est jamais présent en lui-même, dans une présence suffisante qui ne renverrait qu'à elle-même ». Tout concept s'inscrit nécessairement dans une chaîne, dans un jeu de différences. La différence est le « mouvement de jeu qui produit ces différences, ces effets de différence ».

La différence est le mouvement producteur des différences, elle est le processus par lequel les signifiants se substituent à l'infini. Derrida se positionne alors par rapport à la pensée de Ferdinand de Saussure pour qui la répétition permet d'instituer un signifié (c'est à force d'identifiant « chat » que je peux connaître le concept de chat). Pour Derrida, il n'y a pas d'origine à laquelle remonter, les concepts différents toujours, ne sont jamais complètement eux-mêmes ou complètement là. Il n'y a aucune vérité transcendantale (qui dépasse les sens).

La différance, la pratique de la différance, c'est d'aller chercher tous les spectres d'une image ou d'un texte.

On peut prendre le mot, l'idée de la nation... Mais qu'est-ce qu'il y a derrière cette idée de la nation ? Il y a l'empire, il y a la domination.

Mais on peut prendre aussi le terme maison, le dessin de la maison, et qu'est ce qu'il y a derrière ?

Il y a tout ce par rapport à quoi se définit maison. Mais maison est aussi sur-signifié par d'autres signifiants : papa, maman, sdf.

On pourrait vouloir détacher ces sur-significations. Peut-être qu'on se débarrasse de certains spectres.

La différence c'est l'attachement, les chaînes, des mots, des signifiés. C'est pareil pour les images, c'est pareil quand je regarde une œuvre...

Alors quelles sont ces images, ces figures de spectres de la modernité ? On peut voir quelques exemples.

Wovoka : la danse des morts

La Ghost Dance également appelée la danse fantôme en 1890) était un nouveau mouvement religieux incorporé dans de nombreux systèmes de croyances amérindiennes . Selon les enseignements du chef spirituel du nord du Paiute Wovoka (rebaptisé Jack Wilson), une bonne pratique de la danse réunirait les vivants avec les esprits des morts, amènerait les esprits à combattre en leur nom, ferait partir les colons blancs et apporterait la paix. , la prospérité et l'unité des peuples amérindiens dans toute la région.

La base de la danse fantôme est la danse du cercle , une danse traditionnelle exécutée par de nombreux Amérindiens. La danse fantôme était associée à la prophétie de Wovoka de la fin de l'expansion blanche tout en prêchant des objectifs de vie propre, une vie honnête et une coopération interculturelle par les Indiens. On croyait que la pratique du mouvement Ghost Dance avait contribué à la résistance des Lakota à l'assimilation en vertu de la Loi Dawes .

Wovoka ou Jack Wilson 1856-1939 chef religieux Paiute

